

LES CHANSONS POPULAIRES

UN FILM DE **NICOLÁS PEREDA**

REVUE DE PRESSE

PRESSE ÉCRITE

LE MONDE, Jacques Mandelbaum
LIBÉRATION, Julien Gester
L'HUMANITÉ, Vincent Ostria
LES INROCKUPTIBLES, Vincent Ostria
TÉLÉRAMA, Nicolas Didier
TROIS COULEURS, Laura Tuilliers
LES FICHES DU CINÉMA, Thomas Fouet
LET'S MOTIV, Sylvain Coatleven
VOCABLE

PRESSE INTERNET ET BLOGS

CRITIKAT, Olivia Cooper Hadjian
CULTUROPOING, William Lurson
LES FICHES DU CINÉMA, Cédric Lépine
MÉDIAPART, Le blog de Cédric Lépine
REVUE DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHE S/ YON
ARTE.TV, Le blog d'Olivier Père
ESPACES LATINOS, Alain Liatard
TOUT LE CINÉ, Romain Duvic
ABUS DE CINÉ, Anne-Claire Jaulin
ACTU LATINO, Aline Timbert
SNES FSU, Francis Dubois

AU CINÉMA LE 31 JUILLET 2013

capricci

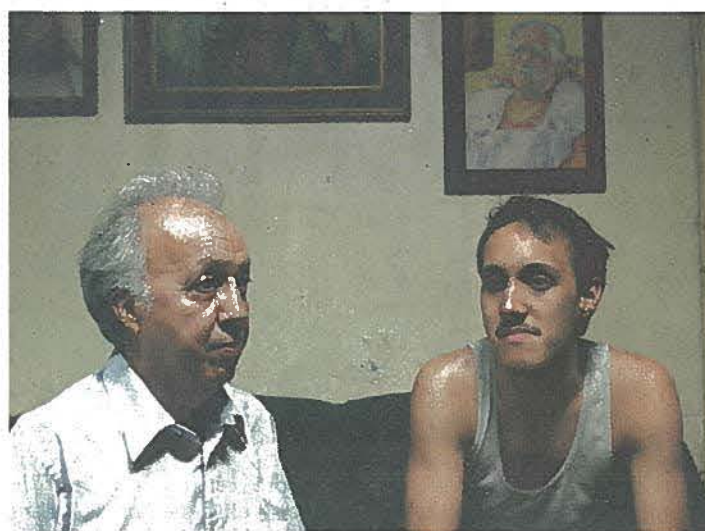
Nicolas Pereda invente la famille en kit, et le récit idoine

Quelque chose de l'expérimentation oulipienne nourrit les films du jeune cinéaste mexicain

Les Chansons populaires

Gabino est un étrange garçon. Il a la dégaine d'Averell Dalton, vit encore chez sa mère à un âge avancé et est vendeur ambulant de CD pirates compilant les plus grands succès de la chanson populaire mexicaine. Vu que le film est un huis clos cantonné à l'appartement familial, cet élément d'information nous est suggéré par le fait que Gabino, aussi souvent qu'il le peut, s'entraîne à apprendre par cœur les titres contenus dans ses pochettes, le réalisateur s'amusant, quant à lui, avant qu'on ne prenne conscience de cette réalité, à transformer ces énumérations en propositions de dialogues. De curieuses litanies en résultent, notamment entre Gabino et sa mère, une femme dotée d'un certain poids, au visage très mélancolique, et qui aime beaucoup son fils. Quand Gabino dit ainsi à sa mère : « *Je t'aime à mourir, Ce qui a été ne sera plus, Je vis pour elle, Si tu me quittes, Un peu de moi* », celle-ci, prenant visiblement à cœur le gagne-pain de son fils, lui répond du tac au tac : « *Jamais je ne t'oublierai, Contamine-moi, L'Homme parfait, Qui, comme toi ?* »

L'intérêt de cette amusante expérience naît du contraste qui oppose la sentimentalité exubérante de ces titres de chanson et le



José et Gabino Rodríguez (le père et le fils). CAPRICCI FILMS

visage ainsi que la posture quasiment vitrifiés des personnages qui les profèrent. Un lien entre le réconfort kitsch de la culture populaire et une certaine misère sociale est ainsi finement suggéré. Il n'est bien sûr pas question de tenir plus d'une heure et demie sur ce gimmick. Nicolas Pereda, le jeune réalisateur mexicain qui signe ce film, envisage alors d'élargir sa palette expérimentale, sans quitter pour autant, ou quasiment, les quatre murs de l'appartement.

Voici donc qu'un troisième personnage investit les lieux. C'est un petit homme doux dont on se demande ce qu'il fait là – avec les deux autres, ils se regardent en

chiens de faïence sous le portrait de la Vierge Marie –, avant de comprendre qu'on a affaire au père de famille, revenu après une éclipse trop longue pour être pardonnée.

Stimulant et déstabilisant

Mais le petit homme fait semblant de rien. Il s'enquiert de la santé sexuelle de son fils ou lui propose nuitamment un plan business complètement foireux (vendre des vitamines américaines Life Health) recommandé par son pote Gonzo. Gabino lui conseille en retour d'essayer la vente de compilations, histoire que le père récite à son tour la liste magique. Une tentative d'excursion en famille pour

l'anniversaire de Gabino échoue par ailleurs lamentablement. Il est temps, pour Nicolas Pereda, que l'acteur dégage et cède la place à un remplaçant. Un nouveau comédien prend donc la place du père, selon toute apparence au pied levé, en improvisant selon le contexte. Gabino lui-même finira par prendre la place du père auprès de sa mère, dans un jeu de rôle auquel les personnages finiront par croire. A ce stade des opérations, il est devenu évident pour le spectateur qu'il a face à lui un film vraiment pas comme les autres.

Une sorte de Petit Chimiste cinématographique écrit au son des *Variations Goldberg* de Bach, un exercice de contrainte volontaire et de déconstruction fictionnelle à la Perec, posant avec esprit (plans-tableaux, scènes pince-sans-rire, acteurs formidables) la question de la représentation et de ses régimes de croyance mais aussi d'une certaine réalité sociale mexicaine. C'est à la fois très stimulant et très déstabilisant. Et réservé, on l'aura compris, aux amateurs de distanciation esthétique. Ce sixième long-métrage d'un réalisateur de 31 ans donne en tout cas envie de découvrir le reste d'une œuvre méconnue en France. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film mexicain de Nicolas Pereda. Avec Teresa Sanchez, Gabino Rodríguez, Luis Rodríguez (1h43).

Les tubes délités

LES CHANSONS POPULAIRES

de **NICOLÁS PEREDA**

avec Teresa Sánchez, Gabino Rodríguez... 1h43.

Un pied dans la fiction, l'autre dans le documentaire, Nicolás Pereda évolue depuis 2007 sur la voie rapide du jeune cinéma d'auteur mexicain, au rythme d'un nouveau long métrage chaque année, parfois deux, investigations déconstruites d'histoires de familles démantibulées.

Son sixième, *les Chansons populaires*, remarqué à Locarno, est le premier à sortir dans les salles françaises. A distance et avec malice, il y regarde le retour d'un père dans la maison que celui-ci avait désertée quinze ans plus tôt. La mère, qui ne voit pas la réapparition du patriarche prodigue d'un bon œil, œuvre vite à le chasser. Quant au fils, un post-ado hébété, il entreprend gauchement de renouer les liens en l'embriagant dans l'un de ses petits boulots marmiteux, le commerce à la sauvette de compilations de sirupeux tubes piratés.

Dans chaque pièce de la mai-

son serpente alors l'énumération des titres de chansons que le père et le fils s'escriment à mémoriser, qui y résonnent comme une litanie surréaliste d'invocations amoureuses, et vient tenir lieu de discours à ces personnages aux rapports désaffectés: «*Tu te souviendras de moi, Reproche-le moi, Tu es une vraie femme, J'ignore pourquoi je t'aime, Contamine-moi, Où va notre amour ?, Je rêve de toi, Dans la prison de ta peau, Si tu me quittes...*»

Tout le film, où les personnages viennent se présenter face caméra dans de longs plans muets, et où les acteurs se succèdent à mi-film dans le rôle d'un même personnage, tient dans cette jolie idée de relations qui ne pourraient s'instruire que par un biais (voir aussi la très belle scène où la mère demande au fils de tenir le rôle du père dans la répétition d'un dialogue de rupture).

Mais c'est là aussi que le charme de ces *Chansons populaires* rencontre sa principale limite, faute de parvenir à prendre forme par-delà de trop mécaniques détours et l'intercession frimeuse d'effets de manche au post-modernisme compassé.

JULIEN GESTER

PAR ICI LES SORTIES

LES CHANSONS POPULAIRES, de Nicolás Pereda.

MEXIQUE, CANADA, PAYS-BAS,
2012, 1 h 43.

Par cœur. Gabino veut vendre des CD de chansons d'amour. Pour attirer le chaland, il doit connaître une ribambelle de titres plus lyriques les uns que les autres (exemple :

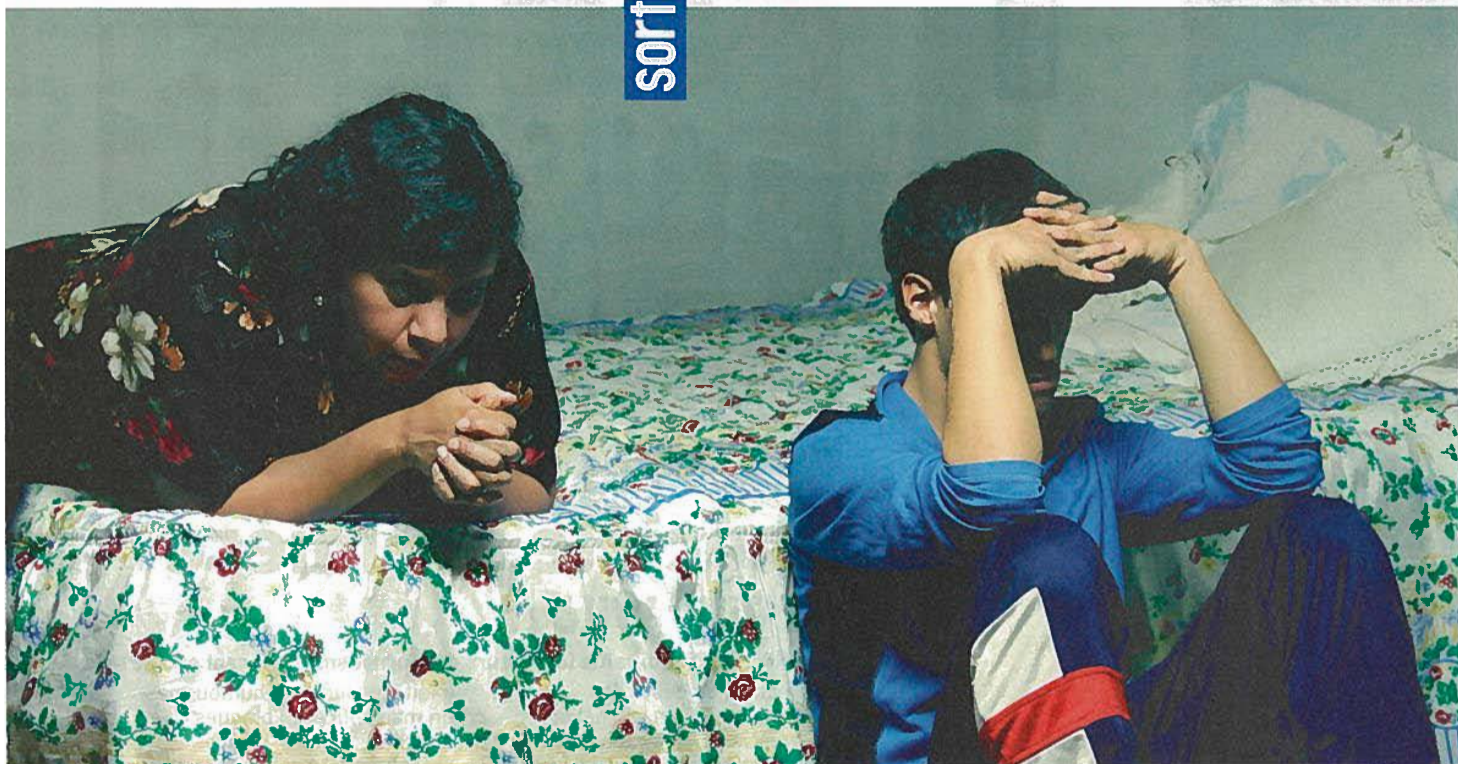
Dans la prison de ta peau).

Il les récite constamment à ses parents. Ceux-ci se prennent au jeu à leur tour.

Au point que, dans plusieurs séquences, les titres de chansons deviennent presque l'unique dialogue.

D'où un certain effet humoristique, accentué par la mise en scène, souvent frontale et statique. À ce principe général s'ajoutent des particularités remettant en question le premier degré du récit. Une scène recommence soudain avec une variante ; à un autre moment, le fils joue

le rôle de son père ; lequel est incarné successivement par deux comédiens. L'aspect le plus perturbant de ces expérimentations consiste à révéler le dispositif du tournage : dans quelques séquences, on voit les techniciens et les projecteurs dans le champ. Ce type de distanciation, pas nouveau, n'apporte pas grand-chose au film, qui pouvait se contenter de son principe initial sans qu'on y trouve à redire.



Les Chansons populaires de Nicolás Pereda

Exercices de style minimalistes et ludiques sur la vie d'une famille mexicaine.

Déjà six longs métrages pour ce cinéaste mexicain remarqué dans des festivals mais qui n'avait pas encore eu droit à une sortie française.

Un film en apparence simplissime. En apparence... Principe minimaliste : la plupart du temps deux personnes de la même famille sont filmées en Cinémascope et en plans-séquences fixes dans une pièce, un bar, un magasin (il y a quelques rares extérieurs) en train de discuter. Et encore, une grande partie de ces conversations consiste en une simple énumération de titres de chansons que Gabino apprend par cœur.

En effet, ce jeune glandeur qui vit chez sa mère a décidé de vendre des CD pirates de chansons d'amour. Pour attirer le chaland, il doit donc les connaître parfaitement. Ce faisant, Gabino contamine ses parents qui se prennent au jeu et tentent eux aussi de répéter cette litanie permanente, qui tient parfois lieu de dialogue surréaliste ("L'Amour de ma vie", "Laisse-moi essayer", "Dans la prison de ta peau"...). Un événement s'ajoute à ces

exercices de mémoire : le retour du père prodigue, qui avait abandonné sa famille depuis de nombreuses années...

Dans ses grandes lignes, ce film est assez proche d'un autre film d'auteur mexicain sorti cette année, *Ici et là-bas* d'Antonio Méndez Esparza – qui pourrait lui aussi s'intituler "Les Chansons populaires" puisqu'il raconte comment un père monte un orchestre de bal à son retour. Mais le propos de Pereda est plus complexe, presque savant. Il se propose de "faire un film sur le processus de représentation" en s'inspirant de Brecht. D'où le caractère semi-expérimental, un peu volontariste des *Chansons populaires*, qui pour le coup est tout sauf un film populaire.

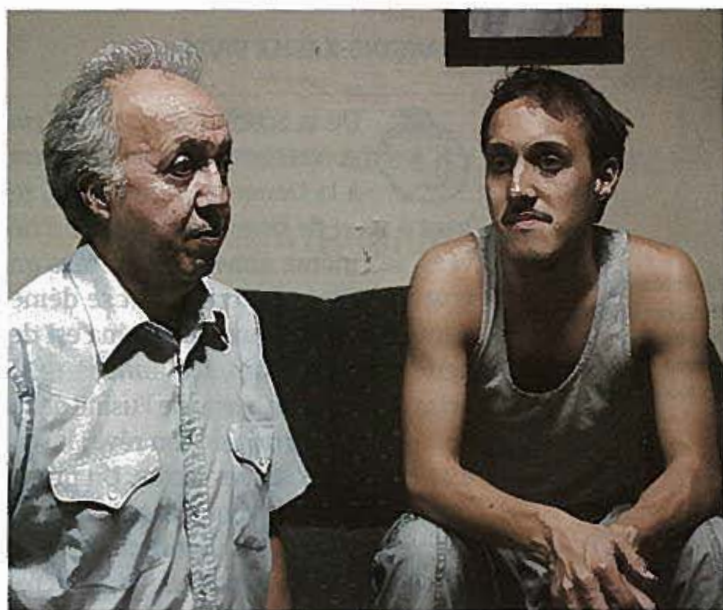
Certains accidents calculés émaillent

certains accidents calculés émaillent la narration : le père disparaît et est remplacé par un non-acteur

la narration : le père disparaît et est remplacé en cours de route par un non-acteur ; deux variantes d'une même scène se succèdent ; les comédiens sortent de leurs rôles pour évoquer des épisodes de leur vie réelle ; enfin, *last but not least*, des séquences entières intègrent les projecteurs et les techniciens dans le champ. Des afféteries parfois un peu poseuses et dépassées qu'on peut se permettre de ne pas trouver indispensables, d'autant plus qu'elles sont trop ponctuelles, pour ne pas dire aléatoires pour faire système.

Seule véritable belle idée, qui, elle, a une résonance dans le récit : la scène où Gabino est avec sa mère et s'adresse soudain à elle en tenant le rôle de son père qui l'adjure de se réconcilier avec lui. En dépit de ces fioritures ludiques qui peuvent agacer, *Les Chansons populaires* conserve sa fraîcheur presque candide et reste une jolie surprise. **Vincent Ostria**

Les Chansons populaires de Nicolás Pereda, avec José Rodríguez López, Teresa Sanchez [Mex., Can., P.-B., 2012, 1 h 43], en salle le 31 juillet



Jeux de rôle entre un père et son fils. Où est le vrai, où est le faux ?

LES CHANSONS POPULAIRES NICOLÁS PEREDA



Sous la douche, comme un gamin réciterait une poésie, Gabino, les yeux globuleux, un épi dans les cheveux, énumère des titres de chansons : *Tu es une vraie femme, Il m'a menti, J'ignore pourquoi je t'aime*, gravées sur la compil MP3 qu'il vend à la sauvette. Un jour, alors qu'il déjeune

avec sa mère et dévide inlassablement sa liste, son père fait irruption, après de longues années d'absence... On est en pleine intrigue romanesque. Mais, soudain, le réalisateur intervient hors champ pour poser une question à un acteur. Les techniciens apparaissent dans le cadre et les scènes déjà vues se répètent, avec de légères variations. Dans une scène vraiment réussie, Gabino joue à être son propre père, avant que le rôle soit repris par un autre comédien...

Ce qui est séduisant, c'est cette réflexion sur le cinéma. Le jeune réalisateur mexicain en esquisse une jolie définition : une succession de jeux de rôle dans une succession d'histoires, dont il est difficile de démêler le vrai du faux. Jadis, dans *Macadam à deux voies* (1971), de Monte Hellman, un mythomane génial refaisait sa vie à mesure qu'il parlait. Ici, c'est le père de Gabino qui raconte des histoires. Et qui les enchaîne, comme son fils énumère les chansons populaires... — **Nicolas Didier**

Los Mejores Temas, Mexique/Canada/Pays-Bas (1h43) | Scénario : N. Pereda
Avec Teresa Sánchez, Gabino Rodríguez, José Rodríguez López.



Les Chansons populaires

Nicolás Pereda, jeune cinéaste mexicain prolifique, poursuit avec *Les Chansons populaires* son entreprise de déconstruction en douceur des mécanismes de la fiction. Un mélodrame familial troublant.

PAR LAURA TUILIER

Gabino exerce une activité dont le but reste d'abord opaque : il mémorise une quantité invraisemblable de titres de chansons d'amour et, pour ce faire, les récite en permanence à voix haute, sous le regard bienveillant de sa mère. Tout le film de Nicolás Pereda baigne dans cette atmosphère compositée, mélange de quotidienneté un peu terne et de bizarrerie amenée simplement. Plans fixes, quasi-unité de lieu (l'appartement de Gabino et de sa mère), *Les Chansons populaires* abandonne pourtant peu à peu son ancrage naturaliste pour aborder, sans avoir l'air d'y toucher, les rives mystérieuses de la métafiction. D'abord parce que les acteurs de Pereda, tous non-professionnels (ils portent d'ailleurs à l'écran leur nom de ville), se retrouvent de film en film, peaufinant ainsi des identités multiples, flottantes. Ensuite parce que le retour du père

de Gabino, après des années d'absence, chamboule le cours du récit : scènes répétées deux fois presque à l'identique, changement de l'acteur qui joue le père à mi-parcours, et jusqu'à ce plan séquence magnifique dans lequel Gabino endosse le rôle du père, pour entraîner sa mère à se confronter à lui. À ce moment là, les deux personnages semblent confondre leur rôle et le jeu de rôle qu'ils inventent avec le film en train de se tourner. Paradoxalement, *Les Chansons populaires*, rendu boiteux par les facéties du réalisateur – qui n'hésite pas à laisser perche et lumières envahir le champ –, atteint alors des sommets d'émotion. C'est que la vie s'y épanouit, sauvage et imprévisible. ●

de Nicolás Pereda
avec Teresa Sánchez, Gabino Rodríguez...
Distribution : Capricci Films
Durée : 1h43
Sortie le 31 juillet

Les Chansons populaires (Los Mejores temas)

de Nicolás Pereda

Chronique familiale atypique, dont le récit n'a de cesse d'interroger les processus d'interprétation et l'interaction entre réel et fiction. Théorique par endroits, le film de Nicolás Pereda n'en est pas moins, sur la question du père, joliment incarné.

CHRONIQUE

Adultes / Adolescents



★★★ Curieux objet que *Les Chansons populares*, où priment sur la conduite du récit les interactions qu'y greffe le cinéaste, entre fiction et documentaire, champ et hors-champ (d'où Nicolás Pereda interpelle ses comédiens, dans l'une des scènes-pivot du film : José et Gabino Rodríguez, père et fils à la ville, interprètent la partition fictive d'une relation père/fils, avant que l'auteur ne leur demande, au beau milieu d'une prise, d'évoquer désormais leur épouse et mère réelle), titres des chansons populaires (mantras dont le sens s'étiole à la longue dans la récitation compulsive qu'en fait le personnage principal) et thèmes des *Variations Goldberg*. Échappant à une logique exclusivement narrative, le film cherche la sienne propre - ainsi, une même conversation aura-t-elle lieu à deux reprises, à cette nuance près que, la seconde fois, les personnages sembleront garder en mémoire les acquis de la première. À force de remanier les conditions de son récit, de glisser d'un jeu de rôle à l'autre (Gabino "interprétant" son père lors d'une conversation avec sa mère), de battre en brèche la propension du spectateur à prêter foi à sa diégèse (les techniciens du film traversant le cadre), le film court le risque de se borner à un exercice théorique. Un écueil que permet d'éviter (de justesse) la sentimentalité, naïve et sans détours, des chansons du titre. Lesquelles révèlent, sous les oripeaux post-modernes et l'ouvrage de laborantin, la simplicité du projet. Qu'il la double, la décline ou l'escamote, c'est une figure - plus qu'un personnage à proprement parler - que l'auteur s'attache à composer : celle, émouvante et précieuse, d'un père. **_T.F.**

♦ GÉNÉRIQUE

Avec : Teresa Sanchez (Tere), Gabino Rodríguez (Gabino), José Rodríguez López (Emilio), Luis Rodríguez (Emilio), Luisa Pardo (Luisa), Francisco Barreiro (Paco), Carmen Elena Villacorta (la serveuse).

Scénario : Nicolás Pereda Images : Alejandro Coronado et Peter Gómez Millán Montage : Nicolás Pereda Son : José Miguel Enriquez Maquillage : Karina Rodríguez Production : Interior 13 Cine Coproduction : IMCINE Producteurs : Maximiliano Cruz et Sandra Gómez Distributeur : Capricci Films.

103 minutes. Mexique - Canada - Pays-Bas, 2012

Sortie France : 31 juillet 2013

♦ RÉSUMÉ

Gabino, vendeur de disques ambulant, vit toujours avec sa mère, Tere, dans un modeste appartement de Mexico. À longueur de journée, il apprend par cœur des listes de chansons populaires sud-américaines, afin de faire la réclame des compilations qu'il vend. Un jour, Emilio, le père de Gabino, qui avait abandonné les siens quinze ans plus tôt, revient à la maison. Les meilleurs amis du jeune homme, Paco et Luisa (pour laquelle Gabino a un faible), reprochent à Emilio de l'avoir abandonné. Ils l'obligent à s'en expliquer et, devant Gabino, à se confondre en excuses. Emilio propose à Gabino de s'associer avec lui, dans une entreprise de porte-à-porte qu'il s'apprête à lancer avec un ami. Gabino, circonspect quant à la rentabilité de la chose, lui suggère de vendre des disques avec lui - ce à quoi Emilio s'essaie, sans trop de conviction.

SUITE... La mère de Gabino est bouleversée par le retour de son ex-mari. Gabino et elle réfléchissent à la façon de le convaincre de partir. Tere et Emilio ont une discussion. Emilio s'explique sur son absence, avant de demander à Tere de pouvoir rester chez elle quelques jours de plus. Un jour Gabino, sa mère, Emilio et Luisa partent à la mer, mais l'excursion est écourtée, l'associé d'Emilio ayant oublié son téléphone dans la voiture. Emilio finit par quitter l'appartement. Quelque temps plus tard, Gabino retrouve son père dans son nouveau logis, un appartement miteux. Il envisage de s'y installer avec lui.

Visa d'exploitation : 136801. Format : Scope - Couleur - Son : Dolby SRD. 10 copies (vo).



© Capricci Films

LES CHANSONS POPULAIRES

UN AIR DE FAMILLE

FAITES LE TEST, C'EST TRÈS SIMPLE : DEMANDEZ À QUELQU'UN DE VOUS CITER UN CINÉASTE MEXICAIN ; IL Y A DE FORTES CHANCES QUE LES PREMIÈRES RÉPONSES ÉVOQUENT GUILLERMO DEL TORO ET (LE NATURALISÉ) LUIS BUÑUEL. AUJOURD'HUI UN TROISIÈME NOM RISQUE DE CONCURRENCER LES DEUX PRÉCÉDENTS : NICOLÁS PEREDA.

Ce jeune réalisateur de trente-et-un ans en est déjà à son sixième long-métrage. Dans ce film sensible et juste, est contée l'histoire de Gabino, vendeur de disques ambulant dans les rues de Mexico. À vingt-sept ans, il vit seul avec sa mère et passe son temps, dans n'importe quelle situation du quotidien, à réciter les titres des chansons qu'il vend sur des CD piratés. Les mêmes titres énoncés ensuite devant les potentiels clients. Aussi, lorsque son père revient au foyer après quinze ans d'absence, subitement, le refrain n'est plus exactement le même... et c'est leur vie à tous qui se trouve soudain changée. Pour interpréter ces personnages, Nicolás Pereda s'est entouré d'acteurs non-professionnels, donnant ainsi un aspect quasi documentaire à son œuvre. Car cette absence prolongée des pères, partis chercher du travail ou une vie meilleure ailleurs, reste une question importante au Mexique. Tout comme son corollaire : les familles amputées d'un membre. Et ce film s'attache à dire les transformations des rapports familiaux induits par cette situation complexe, de manière sensible et intelligente, mais également avec un véritable sens de l'humour. Une très belle découverte. *Sylvain Coatleven*

Un film de Nicolás Pereda,
Avec Teresa Sánchez, Gabino Rodríguez, Luis Rodríguez... Sortie le 31.07.

LES SORTIES

CINEMA

Les chansons populaires

**LE GAGNE-PAIN DE GABINO**

c'est de pousser la chansonnette dans les rues de Mexico, pas en tant que mariachi mais pour vendre des Cds piratés à la sauvette. Le jeune homme doit donc apprendre au quotidien une quantité incalculable de bluettes pour attirer le chaland... La vie n'est pas rose entre vente ambulante, promiscuité dans l'appartement maternel et son père qui débarque après une longue absence. Le cinéaste mexicain réussit à créer une atmosphère un peu décalée avec des cadrages insolites et un personnage principal en clown triste.

De Nicolas Pereda, avec Teresa Sánchez, Gabino Rodríguez, Luis Rodríguez
Le 31 juillet



GAGNEZ DES PLACES
SUR WWW.VOCABLE.FR

EN LA CARCEL DE TU PIEL
Les Chansons populaires
réalisé par Nicolás Pereda



Pendant sa toilette du matin, Gabino récite une série de mots, s'interrompt, reprend depuis le début, encore et encore. Ces propositions à la teneur sentimentale s'avéreront être les titres des chansons rassemblées sur une compilation qu'il vend dans le métro. Son apprentissage intensif, sous l'égide d'une mère dont il partage encore le foyer, devra bientôt compter avec l'irruption d'un invité surprise : un père ayant quitté le nid familial plus de vingt ans auparavant. Mais que l'on ne s'y trompe pas, *Les Chansons populaires* n'a rien d'une chronique sociale réaliste.

Si l'on connaissait le goût de Nicolás Pereda pour l'expérimentation sur les frontières entre les esthétiques documentaire et fictionnelle, ce film-ci brouille de nouveau les cartes. Il ne s'agit pas, comme dans le court métrage *Entrevista con la Tierra*, de faire s'alterner le documentaire et la fiction (ou leur simulacres), mais plutôt de mettre à nu l'artifice fictionnel. Les premières scènes font penser à une parodie de mockumentary. Plans fixes, conversations triviales, son direct laissant la part belle aux parasites : on pourrait croire à une tentative pataude de simuler la saisie sur le vif du quotidien d'une famille mexicaine. Sauf que le cinéaste n'essaye pas de nous bernier. Il s'empresse d'ailleurs de rompre ce pseudo-naturalisme par l'incursion de scènes où les acteurs, isolés et immobiles, regardent la caméra de front, comme pour bien affirmer qu'ils ne sont ni eux-mêmes, ni des personnages, mais bien des corps de cinéma.

Dans ces *Chansons populaires*, on ne sait donc jamais très bien sur quel pied danser. Le parcours du film est semé d'embûches qui mettent à mal nos capacités à jouer le jeu. Comme si le cinéaste cherchait à tester nos limites : jusqu'à quel point seront-nous capables de nous contorsionner pour que la fiction soit possible ? Ainsi, au cours du film, l'acteur jouant le père disparaît pour laisser la place à une autre, se disant père également. S'agit-il du même personnage ? Quel est seulement le sens d'une telle interrogation dans la mesure où tout est faux ? Puis à mesure que le film progresse, les frontières du cadre s'ouvrent pour y laisser pénétrer réflecteurs, câbles et autres techniciens.

Amenés en terrain réflexif, nous avons le loisir d'observer la façon dont nous réagissons à ces violences faites au pacte fictionnel, la façon dont, mettant une forme d'instinct de survie à son service, nous rebondissons. Le récit manifeste s'enrichit d'une multitude de rhizomes dont nous sommes les seuls créateurs. Mais pour être vraiment plus qu'un exercice de style, *Les Chansons populaires* aurait sans doute nécessité une matière plus forte à l'origine. Certaines scènes à l'écriture et au mystère affirmés s'épanouissent dans cette esthétique du faux. La fixité des nombreux plan-séquences en exacerbe la cocasserie – ainsi ces variations autour du thème « le père et le fils parlent business », à chaque fois un peu plus absurdes, ou ce moment où les personnages se mettent à dialoguer comme dans une telenovela. D'autres scènes, plus faibles, ne sont pas à la hauteur de l'aspect impitoyable du dispositif et menacent de faire basculer le film dans la vanité. Ce sont là les risques de l'expérimentation. Compte tenu de l'intérêt qu'aura su nous inspirer l'entreprise, nous les acceptons sans rancune.



« **Los mejores temas** » (le titre original du film), renvoie plus que sa traduction française, aux compilations de chansons bon marché vantées à renfort de superlatifs comme les réclames d'un autre âge, à l'oralité aussi proverbiale qu'artisanale. Gabino, le protagoniste du film, pas encore ou juste trentenaire, est un vendeur ambulant de CDs de contrefaçon, sur lesquels sont compilés des soixantaines de morceaux au format mp3. Pour haranguer le passant, il récite, à même son stand de fortune, l'ensemble des titres enchaînés dans un « flow » quasi hip hop. « Porque te vas ? » Ces grands succès populaires d'un sentimentalisme un peu sirupeux, narrent autant le désir que l'abandon. Ce sont des romances et des mélodrames au charme très naïf, ciment d'une culture populaire que l'on devine encore très orale, et qui alimentent le karaoké perpétuel des cuisines, des échoppes et des rues.



On suivra donc la préparation tortueuse de Gabino, le voyant s'entraîner du lever au coucher avec un zèle très professionnel, mémorisant des listes infinies de titres avec l'aide de quelques répétiteurs de fortune : sa mère, une collègue et amie de travail. En contrepoint mélodique à cette chronique de la débrouillardise ordinaire (il faut survivre, même de petits métiers clandestins), on verra un contrechant familial emblématique de nombreuses familles mexicaines : mères célibataires, pères et oncles absents, déserteurs, immatures... C'est donc l'autre grande chanson populaire, d'une amère et ironique saveur, celle de ces familles monoparentales où fils et filles, laissés à eux-mêmes, en viennent à assumer le rôle de chef de famille dans un tendre tête à tête avec le parent restant. « Les chansons populaires » n'ont pourtant rien du

drame social, le film est davantage une chronique, doucement mélancolique, mais le plus souvent riieuse de ce « faire avec » ou surtout « sans ». Le moteur de la fiction s'active avec le retour éhonté du père. En transit et sans logement, il demande le gîte et le toit, sans prendre la peine de s'excuser ou de s'expliquer. Il s'agit pour lui de monter, une nouvelle fois, une entreprise professionnelle que l'on sent très hasardeuse. La famille, un temps, se réactive sans heurts, dans un commerce bonhomme des affects avant que la situation, prolongée avec abus, ne fasse craqueler un peu cette ritournelle réchauffée.



Le film de Nicolas Pereda est une très belle surprise, pleine d'humour et de fraîcheur, qui se joue d'un entre deux entre son assise documentaire et sa réinterprétation sur un mode fictionnel. Tissé comme une série de variations, il décline ses situations au son des Variations Goldberg de Bach. Le film est aussi une réflexion très ludique sur la représentation et la mise en scène. On verra dans des drôles d'instantanés, chacun des personnages entrer dans le cadre, faire face à la caméra, et prendre la pose, un peu tremblant devant une chambre photographique qui peine à se déclencher. D'autres fois, ce sont des proches, des acteurs non professionnels, qui viennent répéter le rôle du père, infléchissant le récit, de leurs propres êtres et fantaisie. Là, ce sera carrément l'équipe du film qui fera irruption dans le champ, questionnant les acteurs sur leurs propres relations familiales avec une curiosité remplie de voyeurisme. Au final, l'économie du film est un peu perturbée entre le vrai père, le père fictionnel, l'oncle, le vrai mari, la vraie mère décédée et l'autre... Ce bouillonnement pourrait paraître un peu confus si ne s'en dégageait pas une grande vitalité et une inventivité très joueuse. Le charme du film de Pereda, tient à cette forme qui s'invente et s'offre tous les détours possibles pour faire exister ses personnages au-delà de leurs rôles fictionnels dans un entrelacs des vies personnelle et fabulée. Les masques de comédie s'enchaînent même si la ritournelle est en mode mineur. Elle interroge tant le spectateur avec nombre de procédés qui mettent à distance le récit que la réalité de la représentation et des acteurs, professionnels ou non.

En somme, « les chansons populaires » est une sorte de petite comédie, savoureuse et un peu expérimentale, portée par d'excellents interprètes (Gabino Rodriguez et Teresa Sanchez) et par un art de la mise en scène, modeste mais inventif, qui est ici conçu comme une succession de variations se déclinant ou se transformant à l'infini. C'est un beau film, plein d'intelligence, de finesse et de fraîcheur, qui ne tombe jamais dans une cérébralité excessive. Il se laisse consommer comme une chanson d'été et mime par sa forme les milles variations affectives dont peut se charger cette chanson en accompagnant notre ordinaire.

Rencontre avec Nicolás Pereda pour *Les Chansons populaires*

lundi 18 mars 2013, par Cédric Lépine



[Lire la fiche latino de Les Chansons populaires](#)

Le retour du père prodigue

Les Chansons populaires est votre premier film diffusé en France : comment le situez-vous parmi vos nombreux longs métrages ?

Les Chansons populaires est le dernier film d'une série dans laquelle Gabino [Gabino Rodríguez, dans le rôle de Gabino] interprète le fils de Teresa [interprétée par Teresa Sánchez] et où Luisa et Paco [interprétés par Luisa Pardo et Francisco Barreiro] apparaissent comme des acteurs/personnages récurrents. J'ai essayé de préserver plusieurs idées apparaissant dès mon premier film au sujet de l'interprétation des personnages par des acteurs non professionnels, leur représentation et de nombreux autres sujets utilisés tout au long de mes films.

En ce qui concerne les changements, je peux dire que tout change en permanence, mais d'un autre point de vue, tout est toujours la même chose. Je continue à m'interroger sur la vie quotidienne en approchant au plus près la condition humaine, mais toujours à travers des angles différents. Mon prochain film se fera avec Teresa Sánchez, mais cette fois sans Gabino et à travers un personnage totalement différent de tout de ce qu'elle a pu jouer dans mes films précédents.

Quelle distinction faites-vous entre fiction et documentaire, et comment travaillez-vous avec ceux-ci dans vos films ?

En termes pratiques, pour moi la différence entre le documentaire et la fiction est seulement formelle. La différence se situe davantage dans les méthodes et les moyens cinématographiques employés que dans le contenu même du film. J'utilise les deux genres sans me soucier des questions de vérité ou de réalité. Ces questions dépassent le cinéma proprement dit. Pour moi, le film est une réalité qui en elle-même reflète celle que nous vivons. Peu importe dès lors qu'il s'agisse de fiction ou de documentaire.

J'ai l'habitude de travailler dans un monde fictif où je prévois les prises, les mouvements de caméra, etc. Mais je m'efforce également à ce que l'univers des personnages qui apparaissent dans le cadre, se retrouve dans le film au-delà de leurs seuls personnages. Parfois, cela arrive de manière presque organique et d'autres fois je dois forcer cette interaction.



Comment travaillez-vous avec vos acteurs ?

Cela varie d'un acteur à un autre. Fondamentalement, je leur parle de la même manière que je le fais avec d'autres. Dans la vie quotidienne, la chose la plus naturelle pour moi est de m'exprimer différemment en fonction de mon interlocuteur : il en est ainsi de même avec mes acteurs. En général, je donne peu d'indications scéniques, même si quelques fois je dois en faire. Quoi qu'il en soit, ce qui m'importe le plus est de pouvoir me fier aux personnes avec lesquelles je travaille. Les principaux acteurs de mes films sont très proches de moi, de telle sorte que l'interaction régnant sur le plateau est davantage le reflet de notre amitié, que le résultat d'un processus spécifique de travail.

Que signifie pour vous l'interprétation des acteurs ?

L'interprétation est un processus de représentation, la plupart du temps plus lié avec l'acteur qu'avec le personnage qu'il représente. Jouer un rôle conduit plus à une observation approfondie de soi-même, à travers ses mouvements, ses paroles, ses gestes, qu'à penser comment les pratiquer le personnage. J'essaie que les acteurs usent du minimum d'interprétation, qu'ils se détendent face à la caméra et utilisent leur façon d'être physiquement. Évidemment, chaque acteur choisit ses propres relations à son personnage, mais en donnant peu d'informations sur celui-ci, dans leur préparation, les acteurs sont amenés à ne pas interpréter quelqu'un qu'ils comprennent et connaissent clairement. Je pense que ceci est similaire à la façon dont nous sommes amenés à nous connaître nous-mêmes.

Pouvez-vous parler du tournage et du montage du film ?

Ma recette est très simple. Pendant le tournage, nous sommes en équipe réduite et nous ne parlons presque pas de ce que le film traite. Nous tournons simplement scène après scène, sans penser à celles-ci dans une relation de cause à effet. Lorsque nous filmions, il est parfois difficile de connaître une chronologie précise des événements. Je pense que cela est très utile pour éviter que le film laisse appa-

raître des traits artificiels. Je considère que le travail obtenu au montage permet de résoudre la question des relations entre les scènes. Il arrive ainsi qu'apparaisse au moment du montage des logiques entre les scènes dont je n'avais aucune conscience durant le tournage.

Comment naît un scénario ?

J'écris le scénario en quelques jours, décrivant en détails tout ce qui est possible, des dialogues à la durée des plans, le choix des acteurs et les lieux de tournage. Le scénario est dès lors comme un calendrier de tournage. Plus nombreux seront les éléments que je peux prévoir sur le film à venir au moment de l'écriture, plus facile en sera ensuite la production. J'essaie d'avoir des lieux précis au moment de l'écriture et sans faire aucune description de quoi que ce soit.

Pendant le tournage, j'utilise très peu le scénario. Il y a même des jours où je ne le prends pas avec moi. Beaucoup d'éléments changent entre ce que j'écris et ce que je filme. Ce que j'écris m'aide à rester concentré, mais pas nécessairement à réaliser le film.

Je n'ai pour habitude ni de travailler trop longuement sur un scénario, ni de développer plusieurs scènes. La plupart du temps, je ne montre à personne le scénario, puisqu'il n'est jamais une représentation fidèle de ce que sera au final le film.

La musique dans *Les Chansons populaires* joue un rôle très important, qu'il s'agisse de Bach ou des titres des chansons populaires elles-mêmes. Faites-vous une distinction entre les deux ?

Les Variations Goldberg de Bach furent une source d'inspiration quant à la structure répétitive du film. J'aime beaucoup le contraste entre Bach et les paroles des chansons populaires. Mon but n'était pas d'établir une distinction entre l'un et l'autre : j'étais davantage curieux d'observer comment ces deux mondes distincts interagissaient. Il est difficile de parler du résultat, mais dès le début je savais intuitivement qu'il y avait un monde intéressant à explorer à travers les paroles mêmes des chansons. Ces paroles traitent sans détour et frontalement de problèmes sentimentaux, alors que les personnages n'osent jamais le faire. Ainsi, le film est plein de contrastes. En outre, les première et seconde parties du film sont totalement différentes, bien qu'ils parlent du même univers. D'une certaine manière, j'ai tenté de créer des univers contrastés et répétitifs à tous les niveaux de représentation, et Bach et les chansons populaires en font partie.



S'il y a généralement peu de musique dans vos films, est-ce parce que la musique n'est pas une bonne façon d'exprimer la réalité ?

Non. S'il n'y en a pas beaucoup, c'est parce que la musique est un média incroyablement expressif, qui s'adresse directement à nos sensations, et qui peut aisément rendre opaques les émotions que l'image peut suggérer. Je sens que mes films sont très sensibles à tout ce qui peut se passer. Mes films sont tellement délicats que n'importe quel élément peut le fragiliser. Les sentiments que je souhaite laisser apparaître sont très subtiles. Plus de musique dans mes films rendrait les images sans conséquence.

Le rôle du père est inédit au sein de votre filmographie : chaque fois, c'était un personnage non évoqué ou bien absent. C'est aussi une réalité sociale très contemporaine au Mexique, où les pères vont chercher du travail à l'étranger, laissant durant plusieurs années femme et enfants sans nouvelles d'eux. Votre film évoque-t-il cette réalité d'un pays, ou bien s'agit-il d'un sujet plus personnel ?

Tous mes films restent par divers aspects très mexicains et dans chacun, le personnage du père est fondamental. Il apparaît pour la première fois dans *Les Chansons populaires*, mais son fantôme n'a cessé d'accompagner tous mes films, et malgré son absence, il fut souvent l'un des personnages principaux. Ce film clôt un cycle et en quelque sorte il était important de faire des changements radicaux. Un de ces changements consista en l'apparition d'un personnage qui a toujours brillé par son absence. Affronter ce nouveau personnage devenait un défi que je ne pouvais laisser passer. Je pense que *Les Chansons populaires* témoigne des doutes qui peuvent exister à travers tous mes films, expliquant pourquoi et comment mes personnages agissent. Et je pense que cela est dû au retour du père, ou plutôt au retour de deux pères possibles.

Propos recueillis par Cédric Lépine en mars 2013 à l'occasion de la programmation du film à Cinélatino, Rencontres de Toulouse

Sortie nationale (France) du 31 juillet 2013. *Gabino s'entraîne à mémoriser les titres des meilleures chansons populaires d'un album CD pour pouvoir le vendre dans la rue. Il vit avec sa mère Teresa. Mais voilà qu'un jour l'inattendu arrive : après quinze ans d'absence, le père de Gabino fait subrepticement son apparition mais ne rencontre guère d'enthousiasme auprès de Gabino et Teresa.*



Les Chansons populaires© Interior 13

La première grande satisfaction est de voir un film de Nicolás Pereda sortir officiellement dans les salles françaises. La France, patrie internationale du cinéma d'auteur, ne pouvait pas plus longtemps se permettre de passer sous silence l'existence de ce prodigieux créateur d'histoires. Au rythme d'un long métrage par an depuis 2007, Nicolás Pereda a forgé un art incomparable du récit, en se donnant toujours une grande liberté de mise en scène. On retrouve dans ces films à la fois les mêmes acteurs principaux et les grandes figures de la famille qui servent souvent d'enjeu évolutif du récit. Il manquait à cela le père : c'est la touche inédite des Chansons populaires ! Pour autant, chaque film est indépendant les uns des autres et ce nouvel opus s'apprécie à part entière à lui tout seul ; avec l'énorme avantage pour ceux qui ne connaissent pas encore l'œuvre de Pereda de disposer d'un regard encore vierge prêt à surprendre en permanence lors de chaque scène : bien malin celui qui pourra prévoir dès lors la scène suivante !

Dans ce film, le cinéaste choisit d'explorer les relations au sein d'une famille fortement marquée par la longue absence du père. Et quand on sait que cette absence du père est une réalité sociologique qui touche de très nombreuses familles au Mexique, cette histoire n'a rien d'anodin et se rapproche d'un vrai sujet de société. Pour autant, le film déborde ce seul sujet par la préoccupation de son auteur d'interroger le réel et sa représentation. Des personnages qui portent le même prénom que les acteurs qui les interprètent, un père et son fils à la ville comme à l'écran, le hors-champ apparaissant soudainement dans le champ, etc. Le film est dès lors le résultat de toute une recherche intellectuelle marquée entre autres sources de réflexion par l'œuvre de Brecht. Intrigant durant la projection, le film ne cessera d'interroger encore ensuite longuement.

Nicolás Pereda : J'ai fait plusieurs films avec la même équipe, les mêmes acteurs jouant des rôles similaires. Le titre, Los Mejores Temas (littéralement : « les plus grands tubes »), renvoie bien sûr à l'histoire racontée, mais c'était aussi une façon de dire que je réunissais mes « tubes » personnels dans un même film.

Rachael Rakes : Le film semble en effet un catalogue foisonnant, assemblant des éléments très variés. Je me demande par exemple comment vous avez joué avec les différents artifices cinématographiques, comme les répétitions, les micros, etc. Vous pourriez peut-être commencer par là.

Faire tous ces films avec les mêmes acteurs m'a rapproché d'eux. Nous sommes devenus amis. J'avais déjà réalisé des documentaires, mais sans penser à les faire jouer dedans, même un tout petit rôle. Petit à petit, j'ai eu envie que Gabino (Rodriguez, acteur principal des Chansons populaires) incarne son personnage habituel, mais aussi le Gabino que je connais. De toute façon, il jouait presque son propre rôle dans mes autres films... Nous avons parlé ensemble de sa vraie vie, de sa mère décédée. Le père de la première partie du film est son père biologique : c'était l'occasion de montrer un peu de sa vie réelle. Et puis, il est très proche de Luisa (Pardo, actrice dans Les Chansons populaires) ; ils ne sont pas ensemble, mais c'est tout comme – on croit toujours qu'ils sont ensemble la première fois qu'on les voit. En voulant retranscrire notre relation à l'écran, j'ai fini par faire un documentaire.

Même si je voyais ce film comme une réunion de mes précédents, j'avais envie d'explorer de nouveaux territoires. J'ai demandé à un second acteur de jouer le père, pour essayer de casser les choses, d'intégrer Gabino à un monde semi documentaire, tout en le dirigeant comme un personnage de fiction. Le second père fonctionne comme un objet documentaire au sein d'un film de fiction. Gabino est un personnage de fiction qui doit communiquer avec une personne jouant son propre rôle. Je voulais qu'il devienne encore plus lui-même que dans les films précédents, qu'il réagisse en temps réel, sans répétition.



Vous pourriez peut-être expliquer quelle a été votre façon d'aborder chacune des deux parties.

À l'origine, il ne devait y avoir qu'une partie, la première, mais je n'étais pas satisfait de ce qu'elle rendait. Je trouvais l'ensemble un peu sec. Je me suis donc lancé le défi de refaire exactement le même film, mais sous forme de documentaire. J'ai pris un nouvel acteur, qui ne savait pas que nous avions tourné la première partie, ni que la seconde serait un documentaire. Je lui donnais juste quelques éléments sur son personnage, comme : «Maintenant tu vas expliquer un truc d'économie», parce que nous avions un passage sur la vente pyramidale dans la première partie, écrit dans le scénario. Le deuxième père se mettait alors à parler d'économie, et les autres réagissaient plus ou moins comme ils l'avaient fait dans la

première partie. Je ne sais pas si je suis clair : l'idée était de refaire toutes les scènes de la première partie, mais sous forme de documentaire.

J'avais notamment très envie de retourner la fin, qui était une réconciliation assez improbable entre le père et le fils. Je trouvais que c'était une bonne chose que Gabino ait envie de connaître son père, même si ce père a gâché sa vie. Dans mes autres films, le père est absent. On voit toujours Gabino et sa mère (jouée par Teresa Sanchez) se disputer pour diverses raisons. Lorsque j'ai eu l'occasion d'introduire le personnage du père, j'ai décidé d'en mettre deux, pour couvrir plus de terrain, pour que Gabino finisse par s'intéresser à son père.

Vous dites que le film comporte une partie documentaire et une partie fictionnelle, mais il me semble qu'on retrouve des éléments de l'un ou l'autre dans les deux parties.

Oui, je formule les choses ainsi car c'est plus simple de faire des catégories. La première partie comporte effectivement beaucoup d'éléments documentaires, et la seconde est bien sûr une fiction totale. Pour cette dernière, j'ai tout orchestré, tout ce que disent les acteurs vient de mes indications. On pourrait parler d'improvisation, mais cela reste pour moi du documentaire, car les acteurs inventent le dialogue à partir de leur propre expérience.

Vos films et vos personnages forment comme un roman, long et passionnant. Pouvez-vous nous parler de votre décision d'y mettre un point final ?

J'en avais assez de voir dans tous mes films Gabino, sa mère, sa petite amie, son ami. Mes personnages sont toujours tellement similaires que j'ai envie d'en changer. Je continuerai sans doute à travailler avec mes acteurs, mais pas avec tous en même temps, et pour des personnages différents. Cinq films avec eux, c'est assez. Si je ne m'étais pas forcé à appeler celui-ci Los Mejores Temas, je ne serais peut-être pas passé à autre chose.

Question du public : Le père de la seconde partie est plus cool. D'où vient l'acteur ?

C'est étonnant que vous le trouviez plus cool... Je ne saurais pas décider lequel des deux est le plus agréable parce que je les connais personnellement, mais je me suis plus amusé avec le deuxième, parce qu'il est un peu fou. La femme qui nous a aidés à faire le sous-titrage à Mexico détestait le deuxième et adorait le premier. C'était la première fois que quelqu'un émettait une préférence. Je trouve normal de préférer le premier, parce que lui ne ramène pas ses petites amies chez son ex-femme, ce qui est horrible. Le père de la deuxième partie est mon oncle.

Est-il également acteur ?

Non, aucun des deux pères ne l'est. Les autres personnages sont joués par des acteurs professionnels, mais pas eux. Dans la première partie, je voulais insérer les vrais sentiments de Gabino et son père, le lien qui existe entre eux en dehors du film. La mère de Gabino est morte quand il avait six ans : c'est un élément qui m'intéressait. Pour la deuxième partie, lorsqu'on a un oncle comme le mien, il est inévitable de vouloir l'utiliser comme acteur à un moment donné. Mais ce n'était pas facile... J'ai dû recréer tout un univers autour de lui. Au final, pour moi en tous cas, il correspond à l'idée d'un père meilleur. Je n'avais pas envie de faire comme ces documentaires qui se contentent de suivre des gens bizarres dans ce qu'ils font. Il me semblait plus intéressant de le placer dans cette situation étrange, l'obliger à faire le malin devant un fils qu'il n'a jamais eu, qu'il ait une vie banale mais susceptible de plaire à quelqu'un comme Gabino. C'était une façon de jouer avec eux deux.



Question du public : au final, quels sont les éléments réels de l'histoire ?

Le seul élément réel est la mort de la mère. En discutant avec eux pour savoir de quelle façon ils avaient prévu de jouer la scène, je me suis rendu compte que c'était la première fois qu'ils en parlaient. Ils n'avaient jamais abordé cette question ensemble avant le tournage. Je pensais pourtant qu'ils étaient déjà passés par là à un moment de la vie de Gabino. C'était très étrange, un moment de grande sincérité. Tout ce dont parle mon oncle ensuite est inspiré de sa vie personnelle, mais les deux pères ne se sont jamais rencontrés.

Question du public : Aviez-vous à la base élaboré une trame, une histoire ?

J'avais un scénario classique : le père arrive, ils ont des problèmes, ils décident qu'il doit partir. La fin était différente, mais j'aime intégrer à la fiction ce qui se passe sur le tournage. La présence du père biologique de Gabino m'a permis de construire un pont vers un autre monde... Je savais que j'allais passer au documentaire. J'ai pensé : « Si je dis que la mère n'a jamais existé, que la mère que nous avons construite n'est pas la vraie mère de Gabino, tout sera différent. On verra Gabino sous un jour nouveau. » Et puis, il y a aussi la question de la représentation. Quelles sont les personnes à l'écran ? Qui sont ces acteurs auxquels nous croyons ? Que se passe-t-il si un acteur vous annonce que celle que vous pensiez être sa mère n'était qu'une actrice, qu'il a une vraie mère, dans la vie réelle, qu'il a vécu un drame personnel ? Je voulais savoir si c'était une position viable.

Une scène donne l'impression qu'ils sont en train de mal improviser.

Oui, lorsqu'ils veulent essayer de convaincre le père. Gabino joue son personnage, celui que son père a quitté, mais ensuite, il joue son propre père, le père fictif. Lorsqu'il passe du père au fils, il ne bronche pas quand la mère lui dit : « Ton père a eu un fils avec cette femme, tu as un petit frère. » Il demande : « C'est vrai ce que tu dis à propos de cette femme ? », et elle répond : « Tu l'as baisée oui ou non ? » Elle ne le laisse pas changer de personnage, de position.

Il existe différents niveaux de représentation : leur mise en scène, qui est une sorte de faux jeu, le jeu auquel le film nous a habitués, et un troisième – les réactions non répétées à ce qui arrive, à ce que les personnes vous disent réellement. On pourrait parler d'un « jeu documentaire ». J'aime passer de l'un à l'autre.

Pouvez-vous nous parler des *Variations Goldberg* ?

Elles ont toujours été là. Au début, il y avait plus de scènes où les acteurs attendent que la musique soit terminée pour parler. Je n'ai pas beaucoup utilisé la musique dans mes autres films, seulement dans un court métrage, car je trouve qu'elle véhicule trop d'émotions. D'une certaine façon, elle peut tuer l'émotion à l'écran. En tant que spectateur, je n'aime pas quand elle tient une place trop importante.



Son utilisation semble très maîtrisée dans ce film.

Je voulais qu'elle ne soit pas partie intégrante du film, qu'elle n'en suive pas la trame mais soit présente à un autre niveau, brechtien, pour ainsi dire... J'aime que les acteurs attendent la fin de la musique pour continuer. Depuis le début, je cherchais diverses stratégies pour montrer le film en train de se faire. J'ai utilisé les Variations Goldberg parce qu'elles m'inspirent dans beaucoup de choses que je fais. C'est un aria que l'on entend deux fois dans le film, et qui sert de base à toutes les variations. Les airs que l'on entend après sont basés sur ce petit morceau entendu au début. En un sens, le film fonctionne de la même façon. La musique reflète sur ce point sa structure. On installe quelque chose qui se répète ensuite selon diverses modalités.

Question du public : Les acteurs improvisent les dialogues, mais en aviez-vous quand même écrit certains ?

J'avais rédigé tout le scénario de la première partie. La mère dit ses répliques mot pour mot. Elle préfère apprendre par cœur, mais Gabino retient moins bien. Il lit le scénario sans mémoriser les répliques. Au final, il réagissait à sa façon aux répliques de la mère qui essayait de le ramener vers le scénario. C'est une bonne combinaison, qui permet que les choses se passent de manière organique. La scène est plus vivante mais ils disent bien ce que je voulais qu'ils disent, même si Gabino emploie ses mots à lui. Une seule scène a été jouée au mot près, celle où Gabino et sa mère répètent le moment de mettre le père à la porte, pendant dix à quinze minutes. Dans la deuxième partie, à partir du moment où le deuxième père arrive, rien n'a été écrit. Les quarante dernières minutes sont improvisées.

Plusieurs éléments renvoient directement à vos autres films, comme la scène de la douche, la crème, et beaucoup d'autres je suppose. Aviez-vous pour projet d'intégrer à ce film toutes vos choses préférées ?

Les gens achètent les compilations des meilleurs groupes de rock même s'ils ont déjà tous les albums par

ailleurs. Ils vous disent que ce n'est pas la même chose d'écouter les chansons entre d'autres différentes de celles de l'album d'origine. Au cinéma, on sait que le fait d'insérer telle ou telle image avant une autre peut altérer la réception de la deuxième. Je me suis demandé ce qui se passerait si je répétais les scènes de mes anciens films dans celui-ci. Quelle valeur, quel impact émotionnel pourraient-elles avoir ? C'était une expérience amusante. J'ai copié des scènes que j'avais déjà tournées pour les voir fonctionner de manière radicalement différente.

Je l'avais déjà fait dans mes films précédents, retourner une scène avec d'autres personnages. C'est une habitude : je ne me souviens même pas des scènes qui restent au final. Elles changent d'ailleurs parfois tellement au moment du tournage qu'on ne les reconnaît plus d'un film à l'autre. La scène de la douche est en effet facilement repérable. La crème est présente dans plusieurs films. J'aime l'idée que quel que soit le nombre de fois qu'on répète une chose, elle sera toujours différente sur le plan dramatique en fonction de l'organisation des scènes.

Vous laissez place à l'improvisation dans les dialogues, mais aviez-vous une idée précise du reste, du décor par exemple ?

Comme toute l'action se passe dans une maison, je savais exactement ce que je voulais, mais ce n'est pas toujours le cas. Je ne voyais pas l'intérêt de faire construire une maison correspondant en tous points à ce que j'avais imaginé, mais je ne voulais pas non plus prendre n'importe laquelle. J'ai trouvé celle-ci, la maison vide de la grand-mère d'un de mes amis. C'était une maison de famille, qui reflétait parfaitement le statut social des personnages. Elle était en plus bien située, ce qui nous permettait d'utiliser les bruits de la ville : même si on ne les voit pas, ils donnent des indications sur l'endroit où l'on se trouve. Bien sûr, vous pouvez toujours ajouter une ambiance sonore après, mais ce n'est pas la même chose quand un acteur réagit directement au monde extérieur. Et le bruit est totalement différent d'un endroit à l'autre de la ville. Si j'avais dû tourner ailleurs, je l'aurais fait, mais c'était formidable de pouvoir être dans cette zone et dans cette maison. En temps normal, j'écris en sachant déjà où je tournerai. Si je tourne par exemple dans la maison de mes parents, j'ai en tête la maison de mes parents. Il est donc difficile de mesurer la précision de ma vision du décor. Pour l'un de mes films, nous avons fini par tourner chez la mère du chef opérateur, où nous étions allés dîner après avoir cherché en endroit toute la journée. C'était une maison étonnante. Je ne transforme pas beaucoup les lieux de tournage. J'essaie de trouver des espaces plutôt que d'en créer. Plus on doit créer de choses, plus l'équipe doit être importante, plus il faut d'argent. Et puis, je ne suis pas très à l'aise avec les directeurs artistiques. Pas tous bien sûr, mais je n'en connais aucun personnellement. J'essaie de travailler avec des amis. J'ai aussi tourné un film dans l'appartement de Gabino. C'est plus facile, c'est tout.

Question inaudible du public

Oui, c'est la maison de mon oncle.

Question inaudible du public

Oui, c'était une scène très particulière : tout était répété, chronométré. Il devait garer sa voiture dans un endroit précis, sortir et lui dire : « Tu as cinq minutes. » A partir de là, on le voit attendre pendant à peu près cinq minutes. J'aime créer ce type de jeu avec le spectateur. Cinq minutes, c'est un temps ridiculement court pour quitter une ville, partir à la campagne. Pourtant, lorsqu'on voit la scène, on se dit : « Mon dieu, c'est interminable. » Cet écart énorme entre le temps cinématographique et le temps réel m'intéresse. Et puis, c'était agréable de passer du temps seul avec le père.

Avec quel type de caméra avez-vous tourné ?

La première partie avec une Sony F3 et la deuxième avec une Canon Rebel. Je crois que le chef opérateur de la deuxième partie, qui se trouve d'ailleurs dans la salle, n'était pas très satisfait du choix de la caméra. Rires.



Est-ce vrai que vous venez de terminer un tournage à Toronto ?

Oui, je suis en train de terminer le film.

Avec une distribution complètement nouvelle ?

Oui, ce sont des gens de Toronto. Je ne sais pas encore ce que cela va donner.

Traduit de l'américain par Pauline Soulat.

Cet entretien a eu lieu au Museum of the Moving Image à New York le 11 janvier 2013

Cet entretien a d'abord été publié sur Moving Image Source le site de publications en ligne du Museum of the moving image et retranscrit dans le cadre d'un partenariat sur Bombsite.

Merci à Aliza Ma et Rachael Rakes du Museum of the moving image pour leur aimable autorisation à la reproduction, ainsi qu'à Charles Day de Bombsite.

Les Chansons populaires de Nicolás Pereda

Aujourd'hui sort, distribué par Capricci, le nouveau film de Nicolás Pereda, jeune cinéaste mexicain qui n'en est pas à son coup d'essai, mais qui bénéficie pour la première fois d'une distribution salles en France. Pereda est âgé de trente et un ans et a réalisé au moins six longs métrages (plus des courts et des vidéos) depuis 2010, montrés dans des grands festivals internationaux, et il a même fait l'objet de plusieurs rétrospectives complètes dans différentes villes des Etats-Unis, en Corée du Sud ou en Amérique Latine.

Des lauriers précoces mais mérités, au regard de ce que nous connaissons de sa filmographie, la plus stimulante, originale et intelligente du jeune cinéma mexicain. Pereda tourne vite et bien, ses films, plus ou moins expérimentaux proposent des dispositifs formels et narratifs autour de l'idée de distanciation et de mise en abyme. Tournages de films dans le film, confusion volontaire entre le documentaire et la fiction...

On retrouve cela, par touches subtiles et néanmoins déstabilisantes, dans *Les Chansons populaires* (*Los mejores temas*, 2012), interprété par Gabino Rodríguez, acteur fétiche de Pereda, équivalent approximatif de Claude Melki chez Jean-Daniel Pollet ou Ninetto Davoli chez Pier Paolo Pasolini, jeune homme haut en couleur qui se confond avec les personnages qu'il interprète. Gabino, donc, est un jeune homme de vingt-sept ans qui vit toujours avec sa mère, vend de la musique piratée dans les rues de Mexico. Il doit tous les jours mémoriser les cent chansons présentes sur les albums qu'il vend. C'est la raison pour laquelle il ne s'exprime qu'en récitant les paroles de chansons d'amour, transposées dans des situations de la vie quotidienne. Un jour, son père revient à la maison après quinze ans d'absence, et propose à son fils plusieurs affaires douteuses et minables. Au fil des jours, sa présence gêne, et le fils et sa mère mettent le revenant à la porte. Mais le père revient à nouveau, interprété cette fois-ci par un autre acteur... à moins que ce soit le véritable père de Gabino...

Comme l'a écrit le critique et sélectionneur Mark Peranson au moment de la présentation du film dans la compétition internationale du Festival de Locarno l'année dernière, « Nicolás Pereda fait des films où la fiction, le documentaire et l'expérimentation coexistent, souvent dans la même scène, souvent dans le même plan. »

Ainsi Pereda lui-même intervient lors d'une scène de fiction entre le père et le fils, leur posant des questions hors champ et les obligeant à lui répondre, à leur plus grande surprise.

Les Chansons populaires n'est pas seulement un laboratoire ludique dans un style « Nouveau Roman » adapté au prolétariat mexicain, où des apartés méta cinématographiques contrarient une mise en scène extrêmement rigoureuse constituées de plans séquences en écran large, la plupart du temps dans l'espace confiné d'un appartement. Le film parle aussi de l'importance de la culture populaire dans l'inconscient collectif du peuple mexicain, de l'importance de la transmission et de la figure paternelle.





« Les chansons populaires » de Nicolás Pereda, sortie ce 31 juillet

Gabino – c'est également le prénom de l'acteur qui joue le rôle – vit en vendant des CD dans les rues de Mexico. Âgé de presque 30 ans, il habite un petit appartement avec sa mère. Il s'entraîne partout à mémoriser les titres des 100 chansons qu'il vend, comme Je t'ai dans la peau, Si jamais tu me quittais, A jamais amoureux...

Mais un jour son père, disparu depuis 15 ans, revient au domicile conjugal. Il proposera à son fils de vendre des strings, puis apprendra lui aussi à vendre des CD. Le rôle est interprété par le propre père de l'acteur, Gabino Rodríguez. Puis au milieu du film, le rôle du père est interprété par un autre acteur. Ils parleront de la vie, de leur histoire, du travail, tout cela dans un plan fixe avec pour fond sonore les Variations Goldberg de Bach. Dans la deuxième moitié du film, l'équipe de tournage intervient.... Laissons la parole au réalisateur Nicolás Pereda – 30 ans et six films à son actif – pour exposer ses intentions :

“Après avoir tourné plusieurs films avec les mêmes acteurs dans des rôles similaires, j'ai décidé de faire un film sur le processus de la représentation. Cela m'a permis de déployer un nouvel éventail d'interactions entre les personnages de fiction et les acteurs qui les interprètent, d'intégrer les répétitions des acteurs avant le tournage et les répétitions des scènes elles-mêmes. J'ai poursuivi cette recherche en remplaçant un des acteurs par mon oncle au milieu du tournage. Mon oncle fait son entrée dans le film comme un objet documentaire qui doit établir des liens avec les personnages fictifs, qui jouent comme si lui en faisait partie.”

Il ajoute : “ Les Variations Goldberg de Bach furent une source d'inspiration pour imaginer la structure répétitive du film. J'y songeais déjà avant le tournage. Je voulais que le film soit structuré comme l'œuvre de Bach : d'abord, l'aria qui correspond à la liste des titres; puis une série de variations qui correspondent aux scènes où les personnages s'entraînent à répéter les titres par cœur; enfin, entendre les chansons elles-mêmes et voir des scènes qui se répètent. Je prévoyais de finir le film avec la même liste de titres qu'au

début comme l'aria se répète à la fin des Variations Goldberg. Une fois le tournage commencé, j'ai pris plus de libertés pour que le film trouve sa propre forme."

On voit que ce n'est pas un film très facile. Mais il comporte beaucoup d'humour et montre beaucoup sur l'absence du père et donc sur la famille, sur sa façon d'affronter les crises économiques ou le chômage. C'est pour cela qu'il y a autant de variations et de répétitions.

Gabino Rodriguez, qui était venu au Festival latino de Toulouse l'an passé, est un acteur très doux et félicite de Pereda qui l'a inclus dans plusieurs de ses films (en particulier le plus connu *Perpetuum mobile*). Il a joué dans une cinquantaine de films et est un directeur de théâtre très apprécié. Le film, dont le titre original est *Los mejores temas*, sort au cinéma le 31 juillet.

LUMIÈRE 2013

Le prix Lumière destiné à célébrer à Lyon un cinéaste ou une personnalité du septième art sera décerné le 18 octobre prochain à Quentin Tarantino, grand cinéaste et grand cinéphile dans le cadre du Festival Lumière. Le Festival (du 14 au 20 octobre) sera composé de rétrospectives (Bergman, Hal Ashby, Henri Verneuil), d'hommages en particulier à Christine Pascal, Lino Brocka, Charles Vanel, au film noir américain. En plus de présentations de restaurations, une rétrospective sera consacrée aux réalisateurs mexicains des années 50 présentés par des cinéastes d'aujourd'hui qui indiqueront combien ces films les ont marqués. Nous en reparlerons.

Les Chansons populaires de Nicolas Pereda : une œuvre déroutante

Six ans après « *Where are their stories ?* », son premier long-métrage, Nicolas Pereda retrouve ses deux acteurs fétiches Gabino Rodriguez et Teresa Sanchez avec *Les Chansons populaires*, film hommage au patrimoine musical mexicain. À travers Gabino, vendeur de disques ambulant, il dresse le portrait d'une famille mexicaine et met à nu les codes de la représentation cinématographique.

Ils travaillent dans la rue, vivent encore chez leur mère, sont abandonnés par leur père... Les jeunes vendeurs de CD comme Gabino sont légion dans les métros de la capitale mexicaine. S'ils proposent évidemment des contrefaçons, il ne s'agit pas de simples copies d'albums présents dans le commerce, mais de véritables compilations originales. Le premier aspect ainsi traité par Nicolas Pereda est la préparation de ces communicants de la rue, à savoir tout ce qu'ils entreprennent au préalable pour parvenir ensuite à écouler un produit qui leur est cher. Gabino a choisi lui-même ses artistes, les chansons pour leur signification ainsi que leur ordre d'apparition : un véritable travail éditorial. Preuve d'amour pour son travail, il s'entraîne aussi continuellement à mémoriser les titres de sa compilation en les récitant sous la douche, à table, au lit... Et c'est par ce biais que nous entrons progressivement dans sa famille, en découvrant l'impact que son activité a sur les siens.



Si la musique est grandement mise en avant dans *Les Chansons populaires*, elle ne constitue pourtant que le contexte du film. Absent depuis près de quinze années, le retour au foyer d'Emilio, le père de Gabino fait entrer le métrage dans une autre dimension. Joué un temps par Luis Rodriguez (véritable père de Gabino Rodriguez), Emilio voit son interprète remplacé au milieu du récit ce qui pour conséquence de transformer complètement sa personnalité. Une idée véritablement innovante qui permet de mettre en lumière le processus de représentation et son impact sur le téléspectateur. Ce

changement d'acteur est également accompagné d'un changement de réalisation : alors que la première partie du film est essentiellement composée de plans fixes extrêmement longs s'apparentant à des peintures vivantes, la suite prend des allures de documentaire voir de making-of, Pereda ayant à plusieurs reprises inclus dans son montage certaines répétitions sur le tournage.

Outre les chansons et surtout ce jeu constant avec notre perception qui devrait semer plus d'un spectateur en route, *Les Chansons populaires* est donc l'histoire d'une famille longtemps éclatée qui tente de se réconcilier. Si le récit n'a finalement que peu de développement (l'attention étant principalement concentrée sur la forme), il comporte quelques séquences touchantes comme celle plaçant la mère et son fils face-à-face, Gabino interprétant le rôle de son propre père que Tere ne peut se résoudre à accueillir sous son toit. Une histoire modeste, portée par des acteurs au jeu toujours juste, qui se révèle au final étonnamment difficile à suivre dans cet espace cinématographique mêlant le vrai au faux. La frustration de ne pas comprendre immédiatement ce qu'il se déroule sous nos yeux, à un rythme pourtant très lent, est finalement la preuve que la démarche de Pereda fonctionne...



Si vous souhaitez vous offrir une leçon de cinéma d'un genre particulier, *Les Chansons populaires* est fait pour vous.



© Capricci Films

LES CHANSONS POPULAIRES

(Los Mejores Temas)

un film de Nicolás Pereda

avec : Teresa Sánchez, Gabino Rodríguez, Luis Rodríguez, Luis Rodríguez, Luisa Pardo

31 JUILLET 2013

Gabino, jeune vendeur de disques ambulant, passe ses journées à réciter par cœur les plus grands titres de la chanson mexicaine. Un jour, après quinze ans d'absence, son père revient au foyer, perturbant ainsi l'équilibre familial...



En chansons...

Présenté au festival de Locarno en août dernier, "Les Chansons populaires" est le septième long-métrage du réalisateur mexicain Nicolás Pereda. Axé sur la recherche entre fiction et documentaire, le cinéaste fait ici encore des choix très tranchés et nous présente un film sur le processus de représentation.

Le film s'ouvre sur Gabino, un jeune mexicain énonçant à voix haute dans sa douche les titres de chansons de la compilation qu'il vend dans le métro. Plus tard, dans la modeste cuisine familiale, la mère de Gabino, l'album en main, s'applique à faire réciter son fils comme elle lui ferait réciter les tables de multiplication : « L'homme parfait », « Reviens-moi », « Je t'ai aimé »... Puis un jour, le père de Gabino refait surface, quinze ans après les avoir abandonné lui et sa mère pour suivre une autre femme. Désireuse de renouer un contact avec lui, la mère de Gabino souhaite pourtant le voir partir. L'équilibre familial est fragilisé et les questions en suspens remontent à la surface.

Tous les personnages principaux répètent à un moment du récit ces chansons d'amour : Gabino au début du film, puis son père qu'il convainc de vendre des disques, et enfin sa mère qui les fait réciter. Même nous, spectateurs, commençons à les connaître par cœur le premier quart d'heure passé. Pour l'auteur, ces chansons plutôt « niaises, portent aussi une part de vérité en elles ». Sur cette froideur des visages et des relations filmés, les mots résonnent autrement et on aime le décalage qui se crée.

L'esthétique du film est en effet assez austère et la caméra s'efface complètement pour laisser la place aux acteurs. Les plans sont essentiellement fixes, les cadres se répétant comme les titres de chansons. Les séquences s'additionnent aussi, le réalisateur n'hésitant pas à mettre deux fois la même scène à la suite. Une autre forme de répétition s'installe quand la mère de Gabino lui demande de jouer le rôle du père pour s'entraîner à lui parler. Un moment fort de ce travail de représentation.

Puis dans la seconde partie, Nicolás Pereda remplace l'acteur jouant le rôle du père par son oncle qui n'est pas comédien. À ce moment, certains projecteurs ou techniciens font aussi leur apparition dans le cadre. Dès lors, on ne sait plus ce qui est fiction, ce qui est répétition ou ce qui tient de la réalité du tournage. Certes c'est un choix qui crée un rebond mais c'est à ce moment que l'on peut aussi choisir de décrocher de l'histoire familiale. Sensible et réfléchi, le travail de recherche du cinéaste n'est pas toujours accessible mais nous laisse cependant quelques très belles scènes en mémoire.

Focus sur le dernier film du Mexicain Nicolás Pereda intitulé « Les Chansons populaires »

CULTURE, MEXIQUE — PAR ALINE TIMBERT LE 3 MAI 2013 À 12 H 16 MIN

À l'occasion de la sortie en France (3 juillet 2013) du long-métrage « Les Chansons populaires » réalisé par le Mexicain Nicolás Pereda, Actu Latino vous propose une incursion dans l'univers exigeant de ce film qui mêle rapports filiaux et patrimoine musical, des paroles de chansons qui évoquent sans détour des sentiments alors que les personnages eux sont peu enclins à exprimer leurs émotions...

SYNOPSIS « Les Chansons populaires » (Titre original « Los mejores temas »)

Gabino, vendeur de disques ambulant, vit encore chez sa mère. Sous la douche, dans la cuisine, au lit, il s'entraîne à mémoriser les plus grands succès de la chanson mexicaine pour mieux les vendre. Un jour, après quinze ans d'absence, son père Emilio revient au foyer avant de redépartir. Gabino part à sa recherche. Il finit par passer du temps avec son père dans son appartement...



ENTRETIEN AVEC NICOLÁS PEREDA (Réalisateur et scénariste)



Comment t'est venue l'idée du vendeur de Cds ?

Dans chaque wagon du métro de la ville de Mexico, on trouve depuis 5 ans des vendeurs de CDs piratés qui font la publicité des albums qu'ils vendent à l'aide d'un haut-parleur. Mon personnage est inspiré de ces milliers

de jeunes dans cette situation. L'idée de mémoriser les titres et de les réciter, avec ou sans accompagnement musical, est directement inspirée de la réalité de Mexico. Ça peut paraître absurde... Mais ce qui me touche dans cette façon de faire, c'est qu'il s'agit d'une preuve d'amour envers leur travail. Ils veulent rendre leur quotidien digne à leurs propres yeux. Ils savent pertinemment que la finalité n'est pas très importante, alors ils cherchent à bien faire. Bien entendu, ils vendent des contrefaçons. Mais ce ne sont pas de simples copies de disques existants. Ce sont de véritables compilations originales, conçues dans un esprit éditorial : ces vendeurs décident eux-mêmes des artistes qu'ils vont réunir, des titres qu'ils vont mettre ensemble, de l'ordre des morceaux... J'ai donc imaginé comment ces personnes se préparent, s'exercent à mémoriser les morceaux, le temps que ça prend, et l'impact sur ceux qui les entourent...

Le moment le plus émouvant du film c'est quand le fils joue le rôle du père afin de préparer la mère à avoir la force de mettre dehors le vrai père. Dans cette scène, Gabino finit par convaincre sa mère de la possibilité d'une réconciliation. Et ils finissent par se prendre dans les bras.

C'est un moment crucial pour plusieurs raisons. D'abord, c'est le moment de la réconciliation au sein de la famille. La mère accepte en quelque sorte de prendre son fils pour son mari, et lorsqu'elle le prend dans ses bras, c'est le père, la mère et le fils qui sont réunis. C'est donc le climax du drame familial. Ensuite, c'est un moment de mise en scène au sein même de la fiction. Il y est question d'interprétation : le jeu, l'artifice aide les personnages à résoudre des situations très chargées en émotions. Enfin, c'est aussi le moment du film où Gabino est à la fois son personnage (le fils), le personnage qui joue à un autre personnage (le père) mais aussi l'acteur en tant que tel. Les trois niveaux sont présents dans cette scène. Et si elle fonctionne, c'est parce que le spectateur (comme les personnages) ne veut pas que la représentation tombe par terre. Les mécanismes de la fiction sont à nu et pourtant les émotions en jeu sont telles que le dispositif n'est pas gênant. Le spectateur a besoin d'y croire alors qu'on lui dit que c'est faux, comme chez Brecht.

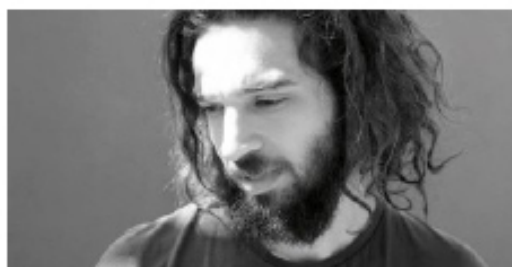
Quel est le véritable sujet du film ?

*La famille, les rapports entre chaque membre de la famille. C'est pourquoi il y a en quelque sorte deux familles. Le fait de changer l'acteur qui joue le père au milieu du film donne une nouvelle configuration à la famille. La personnalité de l'acteur change l'équilibre du groupe. Les rapports entre le père, la mère et le fils sont modifiés. Quand je travaille sur l'interprétation et la répétition, c'est une façon pour moi de parler de la famille, de mes personnages et de mes acteurs. La question qui me passionne depuis toujours au cinéma c'est : qui est cette personne que je vois sur l'écran ? Le personnage du père est fondamental. L'absence du père est caractéristique des familles mexicaines. Ce qui m'intéressait c'étaient les conséquences de cette absence sur le reste de la famille, sur la vie professionnelle des enfants, et la façon dont ces modes de vie affectent le quotidien de la famille, sa capacité à affronter des problèmes graves comme les crises économiques, le chômage... La famille est l'institution la plus importante de la société mexicaine, et il me paraît incontournable de l'analyser. Le père apparaît pour la première fois dans *Les Chansons populaires*, mais son fantôme n'a cessé d'accompagner tous mes films. Malgré son absence dans les précédents films, il a toujours été un personnage important de mon cinéma. *Les Chansons populaires* est emblématique, il révèle beaucoup de choses concernant les motivations de mes personnages. Et je pense que cela est dû au retour du père, ou plutôt au retour de deux pères possibles.*



La réconciliation entre le père et le fils était l'horizon du film ?

*Je crois que peu de pères se réconcilient avec leurs fils, et les hommes perpétuent cette habitude d'abandonner leur famille. Mais au fond, je pense que les fils comprennent. Dans *Les Chansons populaires*, on se rend bien compte à la fin du film que la nouvelle vie du père est un désastre, et pourtant le fils l'accepte et veut en faire partie. Tout ce que nous voyons et entendons dans la dernière scène est déprimant, et cependant, Gabino, lui, est heureux.*



NICOLÁS PEREDA

BIOGRAPHIE

Le réalisateur a vu le jour au Mexique en 1982, il partage son existence entre le Mexique et le Canada. Il a réalisé à ce jour six longs-métrages et un court-métrage qui ont reçu différents prix dans

plusieurs festivals de renom tel que Venise, Rotterdam, Édimbourg, ou encore Vienne. Il a également immortalisé des opéras et des pièces de danse. Une première rétrospective concernant son travail a eu lieu aux États-Unis en 2012. D'autres événements similaires ont vu le jour notamment au festival de Jeonju (Corée), à l'Anthology Film Archives de New-York, au festival Paris Cinéma, au Festival International du film de Cartagena, à UCLA, au Festival du film de Valdivia ou encore à l'Harvard Film. Le long-métrage *Les Chansons Populaires* a été présenté en Compétition Internationale au Festival du film de Locarno de 2012.



Gabino est un vendeur de disques ambulant. A plus de vingt ans, il vit toujours chez sa mère. A longueur de temps, au long de ses journées, il ne cesse de mémoriser les titres des chansons que comporte chacun des cd dont il vante la qualité aux passants.

Un jour, alors que la vie s'est organisée entre la mère et le fils, le père disparu depuis de nombreuses années réapparaît dans le même état de dénuement que celui où il se trouvait quand il est parti, mais avec un projet mirobolant auquel personne ne croît.

Quel que-soit le résumé qu'on pourrait faire du film de Nicolas Pereda, aussi fidèle qu'il puisse être à la trame narrative sur lequel il fonctionne, il n'en serait pas moins réducteur et d'une certaine façon, une trahison.

Car «Les chansons populaires» vaut par sa tonalité singulière, un traitement très libre des personnages et des situations qui, pour rester dans un certain réalisme, ne s'en détachent pas moins à la première occasion et souvent, de façon imprévisible.

Ce sont les silences lourds de sens, l'insignifiance des dialogues, la durée des séquences, la passivité des personnages qui donnent sa tonalité et sa consistance à cette œuvre discrètement inventive.

Le cinéma de Nicolas Pereda est un cinéma en totale liberté.

Tout y est permis.

Le changement du comédien interprétant le père au bon milieu du film ne surprend pas et s'intègre parfaitement au récit.

Les scènes de répétitions peuvent venir «doubler» les scènes définitives à une ou deux phrases près. La mère peut avoir été présente à l'image pendant les trois quarts du film, on peut tout à coup demander au fils l'âge qu'il avait, enfant, à la mort de celle-ci.

Dans la dernière partie du film, l'équipe de tournage du film peut s'inviter à l'image, de façon quasi-accidentelle ; et là aussi, il n'y aura personne pour s'en étonner.

«Les chansons populaires» n'est pas un exercice de style dans ce que l'appellation peut avoir de pompeux ou de réducteur. Le film est tout le contraire. Il est, dans sa façon de donner une représentation de la famille au Mexique, d'une grande simplicité à tous points de vue.

La duplicité des personnages est autre chose. En dépit de la façon dont on peut les manipuler à la narration, ils gardent une réalité concrète et peuvent échapper au contour narratif traditionnel.

Si le film ne néglige pas le personnage de la mère, socle solide sur lequel repose l'essentiel, il est un hommage rendu au père quels que soient ses manquements et ses défaillances.

La scène finale du film qui met en présence le père et le fils dans un décor qui rend compte d'un échec matériel total, se ramasse sur les sentiments profonds qui, en dépit des circonstances pathétiques, restituent aux deux hommes leur attachement mutuel.

Un objet cinématographique qu'on pourrait qualifier de non identifiable, que ses audaces narratives jamais tapageuses mais toujours troublantes rendent passionnant de bout en bout.